

Compagnon de route

Le pauvre Johannes était dans une grande affliction : son père gisait à l'agonie. Ils étaient seuls dans leur petite chambre ; la lampe sur la table achevait de se consumer ; la nuit approchait.

— Tu as été pour moi un bon fils, Johannes ! dit le malade. Dieu ne te privera pas de sa miséricorde !

Et il regarda Johannes avec une tendre gravité, poussa un profond soupir et mourut, comme s'il s'était endormi. Johannes pleura. Maintenant, il restait un orphelin complet : plus de père, plus de mère, ni sœurs, ni frères ! Pauvre Johannes ! Longtemps il resta à genoux devant le lit, baisant les mains du défunt, inondé de larmes amères, mais ensuite ses yeux se fermèrent, sa tête s'inclina sur le bord du lit, et il s'endormit.

Alors il fit un rêve merveilleux.

Il voyait le soleil et la lune s'incliner devant lui, il revoyait son père frais et dispos, il entendait son rire, ce rire qu'il avait toujours quand il était particulièrement joyeux ; une charmante jeune fille, portant une couronne d'or sur ses merveilleux longs cheveux, tendait la main à Johannes, tandis que son père disait : « Vois quelle fiancée tu as ! La plus belle du monde ! »

À cet instant, Johannes se réveilla, et adieu toute cette splendeur ! Son père gisait mort, froid, et Johannes n'avait plus personne ! Pauvre Johannes !

Une semaine plus tard, on enterra le défunt ; Johannes suivit le cercueil. Il ne reverrait plus jamais son père, qui l'avait tant aimé ! Johannes entendit la terre frapper le couvercle du cercueil, il vit comme on recouvrait la bière : déjà on n'en apercevait plus qu'un petit bord, encore une poignée de terre — et le cercueil disparut complètement. Le cœur de Johannes faillit se briser de douleur. Au-dessus de la tombe, on chantait des psaumes ; ce chant admirable émut Johannes jusqu'aux larmes, il pleura, et son âme se sentit soulagée. Le soleil illuminait si chaleureusement les arbres verts, comme s'il disait : « Ne t'afflige pas, Johannes ! Regarde quel beau ciel bleu — là-haut, ton père prie pour toi ! »

— Je mènerai une bonne vie ! dit Johannes. Et alors, moi aussi, j'irai au ciel rejoindre mon père. Quelle joie quand nous nous retrouverons ! Que d'histoires j'aurai à raconter ! Et lui me montrera toutes les merveilles et la beauté du ciel, et

il m'instruira de nouveau, comme il le faisait autrefois ici, sur terre. Quelle joie ce sera !

Et il se représenta tout cela si vivement qu'il sourit même à travers ses larmes. Les petits oiseaux perchés sur les branches des marronniers gazouillaient et chantaient bruyamment ; ils étaient joyeux, bien qu'ils eussent assisté tout à l'heure à l'enterrement, mais ils savaient que le défunt était maintenant au ciel, qu'il avait poussé des ailes, beaucoup plus belles et plus grandes que les leurs, et qu'il était parfaitement heureux, ayant mené ici-bas, sur terre, une vie vertueuse.

Johannes vit comment les oiseaux s'envolèrent des arbres verts et s'élevèrent très haut, très haut, et lui-même éprouva le désir de s'envoler loin, très loin. Mais d'abord, il fallait placer une croix de bois sur la tombe de son père. Le soir, il apporta la croix et vit que la tombe était entièrement parsemée de sable et ornée de fleurs — des étrangers s'en étaient occupés, qui avaient beaucoup aimé son bon père.

Le lendemain matin, de bonne heure, Johannes lia tous ses biens dans un petit paquet, cacha dans sa ceinture tout son capital, l'héritage qu'il avait reçu — cinquante thalers et quelques pièces d'argent — et fut prêt à se mettre en route. Mais avant, il se rendit au cimetière, sur la tombe de son père, y récita le « Notre Père » et dit :

— Adieu, père ! Je tâcherai d'être toujours bon, et toi, prie pour moi au ciel !

Ensuite, Johannes prit le chemin des champs. Dans les champs poussaient beaucoup de fleurs fraîches et belles ; elles se chauffaient au soleil et balançaient leurs petites têtes au vent, comme si elles disaient : « Sois le bienvenu ! N'est-ce pas qu'il fait bon chez nous ? » Johannes se retourna encore une fois pour regarder la vieille église où il avait été baptisé enfant et où il allait chaque dimanche avec son bon père chanter des psaumes. Tout en haut, tout en haut du clocher, dans l'une des petites fenêtres rondes, Johannes aperçut un petit lutin coiffé d'un bonnet pointu rouge, qui se tenait debout, abritant ses yeux du soleil avec sa main droite. Johannes lui fit une inclination, et le petit lutin agita haut en réponse son bonnet rouge, posa la main sur son cœur et envoya à Johannes plusieurs baisers aériens — tant il souhaitait ardemment à Johannes un heureux voyage et tout le bonheur possible !

Johannes se mit à penser aux merveilles qui l'attendaient dans cet immense et magnifique monde, et il marcha courageusement en avant, toujours plus loin, plus loin, vers des lieux où il n'avait jamais été ; voici que surgirent des villes étrangères, des visages inconnus — il s'était éloigné très, très loin de sa patrie.

La première nuit, il dut la passer dans les champs, dans une meule de foin — il n'y avait pas d'autre lit disponible. « Eh bien, tant pis, pensa-t-il, le roi lui-même n'aurait pas de meilleure chambre à coucher ! » En effet, un champ avec un ruisseau, une meule de foin et le ciel bleu au-dessus de la tête — quelle chambre à coucher ! Au lieu de tapis, de l'herbe verte parsemée de fleurs rouges et blanches ; au lieu de bouquets dans des vases, des buissons de sureau et d'églantier ; au lieu de lavabo, un ruisseau à l'eau fraîche et cristalline, bordé de roseaux qui saluaient aimablement Johannes et lui souhaitaient une bonne nuit et un bon matin. Haut suspendu au plafond bleu brillait un énorme luminaire nocturne — la lune ; celui-là, du moins, ne mettrait pas le feu aux rideaux ! Et Johannes put s'endormir tout à fait tranquillement. C'est ce qu'il fit ; il dormit profondément toute la nuit et ne se réveilla que tôt le matin, lorsque le soleil rayonnait déjà et que les oiseaux chantaient :

— Bonjour ! Bonjour ! Tu n'es pas encore levé ?

Les cloches appelaient à l'église, c'était dimanche ; le peuple allait écouter le prêtre ; Johannes y alla aussi, chanta un psaume, écouta la parole de Dieu, et il lui sembla qu'il se trouvait dans sa propre église, celle où il avait été baptisé et où il venait avec son père chanter des psaumes.

Dans le cimetière de l'église, il y avait beaucoup de tombes, entièrement envahies par les mauvaises herbes. Johannes se souvint de la tombe de son père, qui pourrait avec le temps prendre le même aspect — car personne ne serait là pour en prendre soin ! Il s'assit par terre et se mit à arracher les mauvaises herbes, redressa les croix chancelantes et remit à leur place les couronnes arrachées par le vent, pensant en lui-même : « Peut-être quelqu'un fera-t-il de même sur la tombe de mon père. »

À la porte du cimetière se tenait un vieux mendiant infirme ; Johannes lui donna toute sa menue monnaie d'argent et poursuivit gaiement son chemin à travers le monde.

Vers le soir, un orage se forma ; Johannes se hâta de chercher un abri pour la nuit, mais bientôt l'obscurité devint complète, et il parvint seulement jusqu'à une petite chapelle, isolée sur une colline au bord du chemin ; heureusement, la porte était ouverte, et il y entra pour attendre la fin de la tempête.

— Ici, je vais m'asseoir dans un coin ! dit Johannes. Je suis très fatigué et j'ai besoin de me reposer.

Il s'agenouilla sur le sol, joignit les mains, récita la prière du soir et toutes celles qu'il connaissait encore, puis s'endormit et dormit paisiblement, tandis que dans les champs l'éclair zébrait le ciel et que le tonnerre grondait.

Lorsque Johannes se réveilla, l'orage était passé, et la lune éclairait directement les fenêtres. Au milieu de la chapelle se trouvait un cercueil ouvert contenant un défunt qu'on n'avait pas encore eu le temps d'enterrer. Johannes n'eut aucunement peur — sa conscience était pure, et il savait bien que les morts ne font de mal à personne, contrairement aux méchants vivants. Deux de ces derniers se tenaient justement près du mort, déposé dans la chapelle en attendant l'inhumation. Ils voulaient outrager le pauvre défunt — le jeter hors du cercueil sur le seuil.

— Pourquoi faites-vous cela ? leur demanda Johannes. C'est très mal et c'est un péché ! Laissez-le reposer en paix !

— Bêtises ! dirent les méchants. Il nous a trompés ! Il a pris notre argent, ne l'a pas rendu et est mort ! Maintenant, nous ne récupérerons pas un sou de lui ; alors du moins nous vengerons-nous — qu'il gise comme un chien derrière la porte !

— Je n'ai que cinquante thalers, dit Johannes, c'est tout mon héritage, mais je vous les donnerai volontiers si vous me promettez de laisser le pauvre défunt en paix ! Je peux me passer d'argent, j'ai deux bras valides, et Dieu ne m'abandonnera pas !

— Bon, dirent les méchants, si tu paies pour lui, nous ne lui ferons aucun mal, sois tranquille !

Ils prirent donc l'argent de Johannes, se moquèrent de sa simplicité et repartirent de leur côté, tandis que Johannes installa convenablement le défunt dans le cercueil, croisa ses mains, lui fit ses adieux et, le cœur joyeux, se remit en route.

Il fallut traverser une forêt ; entre les arbres baignés de clarté lunaire, s'ébattaient de ravissants petits elfes ; ils n'avaient nullement peur de Johannes ; ils savaient bien qu'il était un homme bon et innocent, car seuls les méchants ne peuvent voir les elfes. Certains de ces petits êtres n'étaient pas plus grands qu'un petit doigt et peignaient leurs longs cheveux blonds avec des peignes d'or, d'autres se balançaient sur de grosses gouttes de rosée posées sur les feuilles et les tiges d'herbe ; parfois

Une goutte roulait, et avec elle les elfes, directement dans l'herbe épaisse, et alors parmi les autres petits êtres s'élevaient un tel rire et une telle agitation ! C'était terriblement amusant ! Ils chantaient, et Johannes reconnut toutes les jolies chansons qu'il avait chantées étant enfant. De grands araignées bigarrées, portant des couronnes d'argent sur leurs têtes, devaient lancer pour les elfes, de buisson en buisson, des ponts suspendus et tisser des palais entiers qui, lorsqu'une goutte

de rosée tombait dessus, scintillaient au clair de lune comme du cristal pur. Mais voici que le soleil se leva, les petits elfes grimpèrent dans les corolles des fleurs, et le vent emporta leurs ponts et leurs palais à travers les airs, tels de simples fils d'araignée.

Johannes était déjà sorti de la forêt lorsque soudain, derrière lui, retentit une voix d'homme sonore :

— Hé, camarade, où vas-tu ainsi ?

— Là où mes yeux me portent ! dit Johannes. Je n'ai ni père ni mère, je suis un orphelin complet, mais Dieu ne m'abandonnera pas !

— Moi aussi je vais par le monde blanc, là où mes yeux me portent, dit l'inconnu. Ne ferions-nous pas route ensemble ?

— Allons-y ! dit Johannes, et ils partirent ensemble.

Bientôt ils s'aimèrent beaucoup l'un l'autre : tous deux étaient de braves gens. Mais Johannes remarqua que l'inconnu était bien plus intelligent que lui, avait parcouru presque le monde entier et savait raconter des histoires sur toute chose.

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsqu'ils s'assirent sous un grand arbre pour casser une croûte. Et voilà qu'apparut une vieille femme décrépite, toute courbée, une canne à la main ; sur son dos, elle portait un fagot de branchages, et dans son tablier retroussé très haut, trois gros paquets de fougère et de branches de saule. Lorsque la vieille arriva à hauteur de Johannes et de son compagnon, elle glissa soudain, tomba et poussa un grand cri : la pauvre femme s'était cassé la jambe.

Johannes proposa aussitôt à son compagnon de porter la vieille chez elle, mais l'inconnu ouvrit sa besace, en sortit un petit pot et dit à la vieille qu'il possédait un onguent qui la guérirait immédiatement, et qu'elle pourrait rentrer chez elle comme si de rien n'était. Mais en échange, elle devait lui donner les trois paquets qu'elle avait dans son tablier.

— La récompense est bonne ! dit la vieille en secouant étrangement la tête. Elle ne voulait pas se séparer de ses branches, mais rester allongée avec une jambe cassée était également désagréable, et ainsi elle lui donna les branches ; il lui enduisit aussitôt la jambe avec l'onguent : un, deux — et la petite vieille bondit sur ses pieds et marcha plus vite qu'auparavant. Quel onguent c'était là ! On n'en trouvait pas de pareil en pharmacie !

— À quoi te serviront ces branches ? demanda Johannes à son compagnon.

— Et pourquoi pas des bouquets ? répondit celui-ci. Elles m'ont beaucoup plu : je suis un original, après tout !

Ensuite, ils marchèrent encore un bon bout de chemin.

— Regarde comme cela s'assombrit, dit Johannes en pointant le doigt devant lui. Quels nuages !

— Non, dit son compagnon, ce ne sont pas des nuages, mais des montagnes, de hautes montagnes par lesquelles on peut atteindre les nuages eux-mêmes. Ah, comme c'est beau là-haut ! Demain, nous serons déjà loin, très loin !

Les montagnes n'étaient pas du tout aussi proches qu'elles en avaient l'air : Johannes et son compagnon marchèrent toute une journée avant d'arriver à l'endroit où commençaient les forêts sombres qui grimpaient presque jusqu'au ciel, et où gisaient d'énormes masses de pierre grandes comme des villes ; gravir ces montagnes n'était pas une mince affaire, c'est pourquoi Johannes et son compagnon entrèrent dans une auberge située en bas pour se reposer et reprendre des forces.

Au rez-de-chaussée, dans la salle de bière, s'était rassemblé beaucoup de monde : le maître de marionnettes y avait installé, au milieu de la pièce, son petit théâtre, et les gens s'étaient assis devant lui en demi-cercle pour admirer le spectacle. Tout devant, à la meilleure place, était assis un boucher corpulent avec un énorme bouledogue. Oh, comme le bouledogue regardait féroce ! Lui aussi s'était assis sur le sol et fixait le spectacle avec de grands yeux.

Le spectacle commença et se déroula magnifiquement : sur un trône de velours siégeaient le roi et la reine, avec des couronnes d'or sur la tête et des robes traînant de longues, très longues queues — leurs moyens leur permettaient un tel luxe. À toutes les entrées se tenaient de merveilleuses poupées de bois aux yeux de verre et aux grandes moustaches, qui ouvraient les portes pour aérer les pièces. Bref, le spectacle était magnifique et nullement triste ; mais voici que la reine se leva, et à peine eut-elle fait quelques pas que, Dieu sait pourquoi, il arriva quelque chose au bouledogue : le maître ne le tenait pas, il bondit directement sur la scène, saisit la reine par sa taille fine entre ses dents et — crac ! — la coupa en deux. Quelle horreur !

Le pauvre maître de marionnettes fut terriblement effrayé et affligé pour la pauvre reine : c'était la plus belle de toutes ses poupées, et soudain ce vilain bouledogue lui avait arraché la tête ! Mais voici que la foule se dispersa, et le compagnon de Johannes dit qu'il réparerait la reine, sortit le petit pot contenant le même onguent dont il avait enduit la jambe cassée de la vieille, et en oignit la poupée ; aussitôt la

poupée redevint entièrement intacte et, de surcroît, commença elle-même à bouger tous ses membres, si bien qu'il n'était plus nécessaire de la tirer par des ficelles ; il s'avéra que la poupée était tout à fait comme vivante, seulement elle ne pouvait pas parler. Le maître de marionnettes en fut très satisfait : désormais il n'avait plus besoin de diriger la reine, elle pouvait danser toute seule, contrairement aux autres poupées !

Pendant la nuit, alors que tous les gens de l'auberge s'étaient couchés pour dormir, quelqu'un se mit soudain à soupirer si profondément et si longuement que tous se levèrent pour voir ce qui était arrivé et à qui, et le maître de marionnettes s'approcha de son petit théâtre — les soupirs venaient de là. Toutes les poupées de bois, le roi et les gardes du corps, gisaient pêle-mêle, soupirant profondément et écarquillant leurs yeux de verre ; elles aussi voulaient qu'on les enduise de l'onguent, comme la reine — alors elles aussi pourraient bouger toutes seules ! La reine, quant à elle, s'était mise à genoux et tendait sa couronne d'or, comme pour dire : « Prenez-la, mais enduisez mon époux et mes courtisans ! » Le pauvre homme ne put retenir ses larmes, tant il avait pitié de ses poupées ; il alla trouver le compagnon de Johannes et lui promit de lui donner tout l'argent qu'il recueillerait lors du spectacle du soir, s'il enduisait quatre ou cinq de ses meilleures poupées avec l'onguent. Le compagnon de Johannes dit qu'il ne prendrait pas d'argent, mais que le maître devait lui donner le grand sabre qui pendait à son côté. Ayant reçu celui-ci, il enduisit six poupées, qui aussitôt se mirent à danser, et si gaiement que, en les voyant, toutes les filles vivantes et véritables se lancèrent aussi dans la danse ; le cocher dansa, la cuisinière dansa, les valets dansèrent, les femmes de chambre dansèrent, tous les invités dansèrent, et même le tisonnier avec les pincettes ; eh bien, ces deux-là s'étalèrent dès le premier saut. Oui, ce fut une nuit joyeuse !

Le lendemain matin, Johannes et son compagnon quittèrent l'auberge, grimpèrent sur les hautes montagnes et pénétrèrent dans d'immenses forêts de pins. Les voyageurs finirent par monter si haut que les clochers en bas leur apparaissaient comme de petites baies rouges dans la verdure, et, wherever on regardait, on voyait à plusieurs milles à la ronde. Une telle beauté, Johannes ne l'avait jamais vue auparavant ; le soleil chaud brillait intensément dans un ciel bleu et limpide, dans les montagnes résonnaient les sons des cors de chasse, tout autour régnait une telle béatitude que des larmes de joie montèrent aux yeux de Johannes, et il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Mon Dieu ! Comme j'aimerais t'embrasser pour ta bonté et pour avoir créé pour nous ce monde merveilleux !

Le compagnon de Johannes se tenait aussi debout, les bras croisés sur la poitrine, contemplant les forêts et les villes illuminées par le soleil. À cet instant, au-dessus de leurs têtes, retentit un chant magnifique ; ils levèrent les yeux — dans les airs planait un grand et beau cygne blanc qui chantait comme aucune autre oiseaux ne sait chanter ; mais sa voix devenait de plus en plus faible, il inclina la tête et descendit doucement, très doucement, vers la terre : le magnifique oiseau gisait mort aux pieds de Johannes et de son compagnon !

— Quelles ailes merveilleuses ! dit le compagnon de Johannes. Si grandes et si blanches, elles n'ont pas de prix ! Elles pourront nous être utiles ! Tu vois, c'est bien que j'aie pris ce sabre avec moi !

Et d'un seul coup, il trancha les deux ailes du cygne.

Ensuite, ils marchèrent encore beaucoup, beaucoup de milles à travers les montagnes et finirent par apercevoir devant eux une grande ville avec des centaines de tours qui scintillaient au soleil comme de l'argent ; au centre de la ville s'élevait un magnifique palais de marbre avec un toit d'or pur ; c'est là que vivait le roi.

Johannes et son compagnon ne voulurent pas aller immédiatement visiter la ville, mais s'arrêtèrent dans une auberge pour se nettoyer un peu du voyage et s'apprêter avant de paraître dans les rues. Le propriétaire de l'auberge leur raconta que le roi était un homme très bon et ne ferait jamais de mal à personne, mais que sa fille était méchante, très méchante. Certes, elle était la plus belle femme du monde, mais à quoi bon, si elle était en même temps une sorcière cruelle, à cause de laquelle tant de beaux princes avaient péri. Le fait est que chacun — et

au prince comme au mendiant, il était permis de la demander en mariage : le prétendant devait seulement deviner trois choses que la princesse avait imaginées ; s'il les devinait, elle l'épouserait et lui deviendrait roi de tout le pays après la mort de son père ; sinon, la peine de mort le menaçait. Quelle méchante beauté était cette princesse ! Le vieux roi, son père, en était fort affligé, mais ne pouvait rien faire contre elle et renonça une fois pour toutes à s'occuper de ses prétendants : qu'elle s'arrangeât avec eux comme elle l'entendait. Ainsi arrivaient prétendant après prétendant ; on les faisait deviner et, en cas d'échec, on les exécutait — qu'ils ne s'y frottent pas, puisqu'on les avait prévenus d'avance !

Pourtant, le vieux roi en était si triste qu'une fois par an il restait toute une journée à genoux dans l'église, ainsi que tous ses soldats, priant Dieu que la princesse devînt meilleure, mais elle ne voulait rien savoir. Les vieilles femmes qui aimaient

boire teignaient leur eau-de-vie en noir : comment autrement exprimer leur chagrin ?

— Méchante princesse ! dit Johannes. Il faudrait la fouetter. Si j'étais le roi son père, je lui donnerais du fil à retordre !

À cet instant même, le peuple dans la rue cria « hourra ». La princesse passait ; elle était en effet si belle que tous oubliaient combien elle était cruelle et lui criaient « hourra ». La princesse était entourée de douze belles dames montées sur des chevaux noirs ; toutes portaient des robes de soie blanche et tenaient à la main des tulipes d'or. La princesse elle-même chevauchait un cheval blanc comme neige ; tout le harnais était semé de diamants et de rubis ; sa robe était d'or pur, et la cravache qu'elle tenait étincelait comme un rayon de soleil ; sur la tête de la belle brillait une couronne faite entièrement de véritables petites étoiles, et sur ses épaules était jeté un manteau cousu de cent mille ailes transparentes de libellules, mais la princesse elle-même surpassait encore tous ses atours.

Johannes la regarda, rougit comme un coquelicot et ne put prononcer un mot : elle ressemblait trait pour trait à la jeune fille à la couronne d'or qu'il avait vue en songe la nuit de la mort de son père. Ah, elle était si belle que Johannes ne put s'empêcher de l'aimer. « Il est impossible, se dit-il, qu'elle soit vraiment une telle sorcière et ordonne de pendre et d'exécuter les gens lorsqu'ils ne devinent pas ce qu'elle a imaginé. Il est permis à tous de la demander en mariage, même au dernier des mendiants ; j'irai donc moi aussi au palais ! On n'échappe pas à son destin ! »

Tous cherchèrent à l'en dissuader, car il lui arriverait la même chose qu'aux autres. Le compagnon de voyage de Johannes décida que, Dieu aidant, tout irait bien ; il nettoya ses bottes et son caftan, se lava, peigna ses beaux cheveux blonds et s'en alla tout seul en ville, puis au palais.

— Entrez ! dit le vieux roi lorsque Johannes frappa à la porte. Johannes ouvrit la porte, et le vieux roi le reçut vêtu d'une robe de chambre ; à ses pieds il portait des pantoufles brodées, sur la tête une couronne, dans une main un sceptre, dans l'autre un globe.

— Attendez ! dit-il, et il plaça le globe sous son bras pour tendre la main à Johannes.

Mais dès qu'il apprit qu'il avait devant lui un nouveau prétendant, il se mit à pleurer, laissa tomber et le sceptre et le globe, et se mit à essuyer ses larmes avec les pans de sa robe de chambre. Pauvre petit vieux de roi !

— N'essaie même pas ! dit-il. Il t'arrivera la même chose qu'à tous les autres !
Regarde donc !

Et il emmena Johannes dans le jardin de la princesse. Brr... quelle horreur ! Sur chaque arbre pendaient trois ou quatre princes qui avaient autrefois demandé la princesse en mariage mais n'avaient pu deviner ce qu'elle avait imaginé. Il suffisait qu'un souffle de vent passe pour que les os s'entrechoquent bruyamment, effrayant les oiseaux qui n'osaient même pas jeter un coup d'œil dans ce jardin. Des pieux pour les fleurs y étaient faits d'os humains, dans les pots de fleurs dépassaient des crânes aux dents grinçantes — quel jardin avait donc la princesse !

— Tu vois bien ! dit le vieux roi. Il t'arrivera la même chose qu'à eux ! N'essaie même pas ! Tu m'affliges terriblement, je prends cela trop à cœur !

Johannes baisa la main du bon roi et dit qu'il essaierait tout de même, tant la belle princesse lui avait plu.

À ce moment, la princesse entra dans la cour avec ses dames, et le roi sortit avec Johannes pour la saluer. Elle était en effet charmante, tendit la main à Johannes, et il l'aima encore plus qu'auparavant. Non, certes, elle ne pouvait être la méchante et vilaine sorcière que les gens disaient.

Ils se rendirent dans la salle, et de petits pages leur offrirent des confitures et des pains d'épices au miel, mais le vieux roi était si affligé qu'il ne put rien manger, et d'ailleurs les pains d'épices étaient trop durs pour ses dents !

Il fut décidé que Johannes reviendrait au palais le lendemain matin, et que les juges ainsi que tout le conseil se réuniraient pour l'entendre deviner. S'il réussissait du premier coup, il reviendrait deux autres fois ; mais personne n'avait encore réussi à deviner ne serait-ce qu'une seule fois, tous payaient de leur tête dès la première tentative.

La pensée de ce qui lui adviendrait ne tourmentait nullement Johannes ; il était très gai, ne pensait qu'à la charmante princesse et croyait fermement que Dieu ne lui refuserait pas son aide ; de quelle manière Dieu l'aiderait, Johannes ne le savait pas et ne voulait même pas y penser ; il marchait donc en dansotant sur le chemin jusqu'à ce qu'il revînt enfin à l'auberge où l'attendait son compagnon.

Mais le compagnon de voyage de Johannes secoua tristement la tête et dit :

— Je t'aime tant, nous aurions pu passer encore bien des jours heureux, et voilà qu'il me faudra te perdre ! Mon pauvre ami, je suis prêt à pleurer, mais je ne veux pas t'affliger : aujourd'hui est peut-être le dernier jour que nous passons ensemble

! Amusons-nous donc au moins aujourd'hui ! J'aurai bien le temps de pleurer demain, quand tu seras parti pour le palais !

Toute la ville apprit aussitôt que la princesse avait un nouveau prétendant, et tous furent profondément affligés. Le théâtre ferma, les marchandes de douceurs enveloppèrent leurs cochons de sucre d'un crêpe noir, et le roi ainsi que les prêtres se rassemblèrent dans l'église et prièrent Dieu à genoux. Le deuil était général : car il devait arriver à Johannes la même chose qu'aux autres prétendants.

Le soir, le compagnon de Johannes prépara du punch et proposa à Johannes de bien s'amuser et de boire à la santé de la princesse. Johannes but deux verres, et il eut terriblement sommeil ; ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes et il s'endormit d'un sommeil profond. Le compagnon le souleva de sa chaise, le coucha dans son lit, puis, attendant la nuit, prit deux grandes ailes qu'il avait coupées à un cygne mort, les attacha à ses épaules, glissa dans sa poche le plus gros bouquet de verges parmi ceux qu'il avait reçus de la vieille femme qui s'était cassé la jambe, ouvrit la fenêtre et s'envola droit vers le palais. Là, il s'assit dans un coin sous la fenêtre de la chambre de la princesse et attendit.

Dans la ville régnait un silence, un grand silence ; voici que trois quarts de minuit sonnèrent, la fenêtre s'ouvrit toute grande et la princesse s'envola, vêtue d'un long manteau blanc, avec de grandes ailes noires dans le dos. Elle se dirigea droit vers une haute montagne, mais le compagnon de Johannes se rendit invisible et vola derrière elle, la cinglant de ses verges jusqu'au sang. Brr... quel vol ! Son manteau flottait au vent comme une voile, et la lune brillait à travers.

— Quelle grêle ! Quelle grêle ! disait la princesse à chaque coup de verge, et c'était bien fait pour elle.

Enfin elle atteignit la montagne et frappa. Alors, comme si le tonnerre grondait, la montagne s'ouvrit ; la princesse entra, et derrière elle le compagnon de Johannes — car il était devenu invisible, personne ne le voyait. Ils parcoururent un très long corridor dont les murs étrangement lumineux étaient parcourus de milliers d'araignées de feu brûlant comme de la braise. Ensuite la princesse et son compagnon invisible entrèrent dans une grande salle d'argent et d'or ; sur les murs brillaient de grandes fleurs rouges et bleues semblables à des tournesols, mais gare à qui les cueillerait ! Leurs tiges étaient d'horribles serpents venimeux, et les fleurs elles-mêmes étaient des flammes sortant de leur gueule. Le plafond était semé de lucioles et de chauves-souris bleuâtres qui battaient sans cesse de leurs ailes fines ; spectacle étonnant ! Au milieu de la salle se dressait un trône posé sur quatre squelettes de chevaux servant de pieds ; le harnais des chevaux était fait d'araignées de feu, le trône lui-même de verre blanc laiteux, et les coussins qui s'y

trouvaient étaient de petites souris noires s'étant accrochées mutuellement la queue avec les dents. Au-dessus du trône s'étendait un dais de toile d'araignée rouge vif, parsemé de jolies mouches vertes qui brillaient aussi bien que des pierres précieuses. Sur le trône était assis un vieux troll ; sa tête difforme était couronnée d'une couronne, et il tenait un sceptre dans ses mains. Le troll baisa la princesse au front et la fit asseoir à côté de lui sur

précieux trône. Là, la musique commença ; de grands grillons noirs jouaient de l'harmonica, tandis qu'une chouette se frappait le ventre de ses ailes — elle n'avait pas d'autre tambour. Quel concert ! De petits gnomes, portant des feux follets sur leurs bonnets, dansaient dans la salle. Personne ne voyait le compagnon de voyage de Johannes, et pourtant il se tenait derrière le trône, voyant et entendant tout !

La salle regorgeait de courtisans élégants et importants ; mais celui qui avait des yeux aurait remarqué que ces courtisans n'étaient rien d'autre que de simples bâtons surmontés de têtes de chou — le troll les avait animés et vêtus de robes brodées d'or ; d'ailleurs, qu'importe, s'ils ne servaient qu'à la parade !

Lorsque la danse prit fin, la princesse raconta au troll son nouveau fiancé et demanda quelle énigme poser le lendemain matin, lorsqu'il viendrait au palais.

— Voici ce qu'il faut faire, dit le troll : prends quelque chose de très simple, quelque chose qui ne lui viendra jamais à l'esprit. Pense, par exemple, à ta chaussure. Il ne devinera jamais ! Ordonne alors qu'on lui tranche la tête, mais n'oublie pas de m'apporter demain nuit ses yeux, je les mangerai !

La princesse fit une profonde révérence et promit de ne pas oublier. Ensuite, le troll ouvrit la montagne, et la princesse s'envola chez elle, tandis que le compagnon de Johannes volait derrière elle et la fouettait si fort avec des verges qu'elle gémissait et se plaignait d'une violente grêle, pressant le pas de toutes ses forces pour atteindre la fenêtre de sa chambre. Le compagnon de voyage de Johannes retourna à l'auberge ; Johannes dormait encore ; son compagnon détacha ses ailes et se coucha également — il était bien fatigué, après tout !

Dès l'aube, Johannes fut debout ; son compagnon de voyage se leva aussi et lui raconta qu'il avait fait un étrange songe durant la nuit — comme si la princesse avait pensé à sa chaussure — et pria donc Johannes de nommer impérativement la chaussure à la princesse. Car il avait justement entendu cela dans la montagne chez le troll, mais n'avait voulu rien dire à Johannes.

— Eh bien, peu m'importe ce que je dois nommer ! dit Johannes. Peut-être ton rêve est-il prémonitoire : j'ai toujours pensé que Dieu m'aiderait ! Mais je vais néanmoins te faire mes adieux — si je ne devine pas, nous ne nous reverrons plus.

Ils s'embrassèrent, et Johannes se rendit au palais. La salle était bondée de monde ; les juges étaient assis dans des fauteuils, la tête appuyée sur des coussins de duvet d'eider — car ils avaient tant à réfléchir ! Le vieux roi se tenait debout et s'essuyait les yeux avec un mouchoir blanc. Puis entra la princesse ; elle était encore plus belle que la veille, salua gracieusement chacun, tendit la main à Johannes et dit :

— Bonjour donc !

Il fallait maintenant deviner à quoi elle avait pensé. Mon Dieu, comme elle regardait Johannes avec douceur ! Mais dès qu'il prononça : « chaussure », elle devint blanche comme craie et trembla de tout son corps. Cependant, il n'y avait rien à faire — Johannes avait deviné.

Oh là là ! Le vieux roi fit même une culbute de joie, tous restèrent bouche bée ! Et l'on se mit à applaudir le roi, ainsi que Johannes — pour avoir correctement deviné.

Le compagnon de Johannes rayonnait de plaisir en apprenant combien tout s'était bien passé, tandis que Johannes joignit pieusement les mains et remercia Dieu, espérant qu'il l'aiderait aussi lors des prochaines épreuves. Car il faudrait revenir le lendemain.

La soirée se passa comme la précédente. Lorsque Johannes s'endormit, son compagnon s'envola de nouveau derrière la princesse et la fouetta encore plus fort que la première fois, ayant emporté deux bottes de verges ; personne ne le vit, et il écouta de nouveau le conseil du troll. Cette fois, la princesse devait penser à son gant, ce que le compagnon transmit à Johannes, invoquant à nouveau son rêve. Johannes devina une seconde fois, et une telle liesse régna dans le palais qu'on pouvait à peine se tenir ! Toute la cour se mit à faire des culbutes — car le roi lui-même en avait donné l'exemple la veille. En revanche, la princesse resta allongée sur un divan et refusa même de parler. Désormais, tout dépendait de savoir si Johannes devinerait la troisième fois : si oui, il épouserait la belle princesse et hériterait, à la mort du vieux roi, de tout le royaume ; sinon, il serait exécuté, et le troll mangerait ses beaux yeux bleus.

Ce soir-là, Johannes se coucha tôt, récita sa prière avant de dormir et s'endormit paisiblement, tandis que son compagnon attacha ses ailes, ceignit son épée sur le côté, prit les trois bottes de verges et s'envola vers le palais.

Les ténèbres étaient si épaisses qu'on n'y voyait goutte ; un orage faisait rage, arrachant les tuiles des toits, tandis que les arbres du jardin, squelettiques, pliaient sous le vent comme des roseaux. La foudre zébrait le ciel chaque minute, et le tonnerre formait un roulement continu. Soudain, une fenêtre s'ouvrit, et la

princesse s'envola, pâle comme la mort ; mais elle riait de la tempête — cela ne lui suffisait toujours pas ; son manteau blanc claquait au vent comme une immense voile, tandis que le compagnon de voyage de Johannes la fouettait jusqu'au sang avec les trois bottes de verges, si bien qu'à la fin elle put à peine voler et atteignit difficilement la montagne.

— La grêle me cingle ! Quelle terrible tempête ! dit-elle. Jamais je n'ai eu à quitter ma maison par un tel temps.

— Oui, on voit que tu as été rudement malmenée ! dit le troll.

La princesse lui raconta que Johannes avait deviné une seconde fois ; si cela se reproduisait une troisième fois, il gagnerait, elle ne pourrait plus venir à la montagne ni pratiquer la sorcellerie. Il y avait de quoi être triste.

— Il ne devinera plus ! dit le troll. Je trouverai quelque chose qui ne lui viendra jamais à l'esprit, sinon il est un troll encore plus puissant que moi. Et maintenant, dansons !

Il prit la princesse par la main, et ils se mirent à danser ensemble avec les gnomes et les feux follets, tandis que les araignées sautaient gaiement de haut en bas le long des murs, telles des flammes vivantes. La chouette battait du tambour, les grillons sifflaient, et les grillons noirs jouaient de l'harmonica. Quelle joyeuse fête !

Après avoir suffisamment dansé, la princesse se hâta de rentrer, sinon on aurait pu s'inquiéter d'elle au palais ; le troll dit qu'il l'accompagnerait, et ainsi ils resteraient ensemble un peu plus longtemps.

Ils volèrent, tandis que le compagnon de Johannes la fouettait avec les trois bottes de verges ; jamais le troll n'avait vu une telle grêle.

Devant le palais, il fit ses adieux à la princesse et lui murmura à l'oreille :

— Pense à ma tête !

Le compagnon de Johannes entendit cependant ces mots, et au moment même où la princesse glissa par la fenêtre et où le troll voulut faire demi-tour, il saisit sa longue barbe noire et trancha d'un coup d'épée sa tête hideuse jusqu'aux épaules !

Le troll n'eut pas le temps de cligner de l'œil ! Le corps du troll, le compagnon de voyage de Johannes le jeta dans le lac, tandis qu'il plongeait la tête dans l'eau, puis l'enveloppa dans un foulard de soie et s'envola avec ce paquet vers chez lui.

Le lendemain matin, il remit le paquet à Johannes, mais lui interdit de le délier tant que la princesse n'aurait pas demandé à quoi elle avait pensé.

La grande salle du palais était bondée de monde ; les gens se serraient les uns contre les autres comme des harengs dans un tonneau. Le conseil siégeait dans des fauteuils aux coussins moelleux sous leurs têtes, tandis que le vieux roi s'était paré de vêtements neufs, sa couronne et son sceptre étant brillamment astiqués ; en revanche, la princesse était pâle et vêtue de deuil, comme pour assister à des funérailles.

— À quoi ai-je pensé ? demanda-t-elle à Johannes.

Celui-ci délia aussitôt le foulard et fut lui-même effrayé par la tête hideuse du troll. Tous frémirent d'horreur, tandis que la princesse restait assise, pétrifiée, sans dire un mot. Enfin, elle se leva, tendit la main à Johannes — car il avait deviné — et, sans regarder personne, dit avec un profond soupir :

— Maintenant, tu es mon maître ! Ce soir, nous célébrerons notre mariage !

— Voilà ce que j'aime ! dit le vieux roi. Voilà qui est bien !

Le peuple cria « Hourra ! », la garde du palais joua une marche, les cloches sonnèrent, et les marchandes de confiseries retirèrent le crêpe noir des cochons de sucre — désormais, partout régnait la joie ! Sur la place furent exposés trois bœufs rôtis farcis de canards et de poulets — chacun pouvait s'approcher et se couper un morceau ; dans les fontaines jaillissait un vin exquis, et dans les boulangeries, quiconque achetait des bretzels pour deux gros recevait en prime six grandes brioches aux raisins.

Le soir, toute la ville fut illuminée, les soldats tirèrent des coups de canon, les gamins des pétards, tandis qu'au palais on mangeait, buvait, trinquaient et dansait. Les nobles cavaliers et les belles demoiselles dansaient ensemble et chantaient si fort qu'on les entendait depuis la rue :

Nombreuses sont ici les belles demoiselles,
Heureuses de danser et de chanter !
Jouez donc une danse vive,
Assez pour les demoiselles de rester assises !
Allons, demoiselle, plus gaiement,
N'épargne point tes petits souliers !

Mais la princesse restait encore une sorcière et n'aimait nullement Johannes ; son compagnon de voyage ne l'oublia pas, lui donna trois plumes de cygne et une fiole contenant certaines gouttes, et lui ordonna de placer devant le lit de la princesse une cuve

avec de l'eau ; ensuite Johannes devait y verser ces gouttes et y jeter les plumes, puis, lorsque la princesse se coucherait dans son lit, la pousser dans la cuve et la plonger trois fois dans l'eau, — alors la princesse serait délivrée du sortilège et l'aimerait passionnément.

Johannes fit tout exactement comme il lui avait été ordonné. La princesse, tombée dans l'eau, poussa un grand cri et se débattit entre les mains de Johannes, se transformant en un grand cygne noir comme du jais aux yeux étincelants ; la deuxième fois, elle refit surface déjà sous la forme d'un cygne blanc, avec seulement autour du cou un étroit anneau noir ; Johannes invoqua Dieu et plongea l'oiseau une troisième fois — à cet instant même, elle redevint la belle princesse. Elle était encore plus belle qu'auparavant et, les larmes aux yeux, elle remercia Johannes de l'avoir libérée des sorts.

Le matin, le vieux roi arriva chez eux avec toute sa suite, et les félicitations commencèrent. Après tous les autres vint le compagnon de voyage de Johannes, un bâton à la main et un sac sur le dos. Johannes l'embrassa tendrement et le supplia de rester — car c'était à lui qu'il devait son bonheur ! Mais celui-ci secoua la tête et dit doucement :

— Non, mon heure est venue ! Je n'ai fait que m'acquitter de ma dette envers toi. Te souviens-tu du pauvre homme défunt que de méchantes gens voulaient outrager ? Tu leur as donné tout ce que tu possédais, simplement pour qu'ils ne troublent pas son repos dans la tombe. Cet homme défunt, c'était moi !

À l'instant même, il disparut.

Les festivités du mariage durèrent un mois entier. Johannes et la princesse s'aimaient profondément, et le vieux roi vécut encore de nombreuses années heureuses, berçant sur ses genoux et amusant avec son sceptre et son globe ses petits-enfants, tandis que Johannes gouvernait le royaume.